

A person wearing a patterned jacket is running on a sandy beach towards the right. In the background, another person is walking further away. The sky is filled with soft, blue and white clouds, and the ocean is visible in the distance. The overall mood is serene and active.

HAYDÉE SABÉRAN CEUX QUI PASSENT

DOCUMENT

Extrait de la publication

carnetsnord | éditions
montparnasse

Ceux qui passent

Haydée
Sabéran

Ceux qui passent

© Carnets Nord, 2012
12, villa Cœur-de-Vey, 75014 Paris
www.carnetsnord.fr
ISBN 978-2-35536-100-5

À Monireh, Jeanne, Amine et Émad

Le hangar

La première fois, je ne vois presque rien. L'après-midi passe à toute vitesse, et il faut se dépêcher. La veille, dans le port anglais de Douvres, on a découvert 58 Chinois morts étouffés, entassés dans un camion frigorifique. Ils étaient partis de Rotterdam et passés par le port belge de Zeebrugge. *Libération* m'a demandé d'écrire un article sur le centre de la Croix-Rouge de Sangatte où vivent, sans papiers d'identité, des étrangers du monde entier qui veulent franchir la Manche. Je dois chercher des Chinois candidats au passage, comme les 58 qui sont morts étouffés.

Le journal appelle vers midi. Avant le soir, il faut joindre la Croix-Rouge, la police, peut-être les douanes, compter l'aller-retour entre Lille et Calais, ajouter le temps d'écriture sur l'ordinateur – qui n'est pas portable, on est en juin 2000 –, ça laisse deux heures maximum sur place pour rencontrer les gens.

Au détour de la route qui longe la mer, le voilà. Un hangar immense, tout en longueur, gris avec une croix rouge sur fond blanc, au milieu des champs. Autour,

le paysage est charmant : la mer, les collines vertes, quelques vaches tranquilles, le village balnéaire de Sangatte, sa plage et son église, en contrebas. Depuis le hangar, par un effet d'optique, on a l'impression d'être au bord de l'eau, et de pouvoir toucher les ferries qui passent toutes les demi-heures, comme des gros jouets sur l'eau. Au loin, visibles parce qu'il fait beau, les falaises blanches de l'Angleterre. Vu d'ici, la traversée de la Manche a l'air simple. Il suffit d'avoir deux ailes, ou des papiers en règle.

Autour du hangar, du linge propre sèche sur les grilles. Dehors, surtout des hommes aux cheveux noirs. Kurdes d'Irak, Afghans, Iraniens, ils se reposent, accroupis, ou font la queue devant une cabine téléphonique à l'entrée. Certains ont l'air de réfléchir, l'œil sur la mer et les ferries. Des enfants jouent à l'ombre du bâtiment. Un car de CRS veille. À l'intérieur, un brouhaha amplifié par l'immense espace et par la tôle, et puis une odeur indéfinissable, un mélange de cantine de collectivité, de vestiaire de salle de gym et de boue humide.

Dans le hangar, ils sont 600 à l'époque, et pas un seul Chinois. Au téléphone, un salarié de la Croix-Rouge se moque : « Ah non, pas de Chinois... Tous les journalistes cherchent des Chinois en ce moment... » Il est humain, il parle des familles, kurdes, afghanes, de gens qui fuient la guerre et la persécution, du courage qu'il faut pour tout vendre et partir, des dangers de mort à toutes les étapes du voyage. Il ajoute que ça lui rappelle son père qui, dans

les années 1970, a fui le Portugal de Salazar, glissé dans un camion pour traverser les Pyrénées.

Le 18 juin 2000 à Douvres, parmi le groupe de Chinois, seuls deux hommes ont survécu. On a retrouvé les corps, 54 hommes et 4 femmes, entassés dans la remorque, derrière des cageots de tomates. Pas morts de froid, car le frigo était à l'arrêt, mais de manque d'air. Pour faire du chiffre, les passeurs les avaient serrés comme une cargaison de fruits et légumes. Une histoire pareille aurait pu arriver au départ de Calais puisque ici, comme à Zeebrugge ou Rotterdam, le trafic est si important au port qu'à l'époque on ne contrôle pas tous les camions. C'est pour ça qu'on finit toujours par passer, avec un peu de chance et de la patience. À la direction des Douanes, on assure qu'on a débusqué une fois 20 personnes dans un seul camion.

J'explique à *Libé* ce que m'a dit le gars de la Croix-Rouge au téléphone : il est rarissime de voir des Chinois à Sangatte, et il n'y en a pas en ce moment. « Pas grave. On veut savoir qui sont ces gens, comment ils vivent, ce qui se passe. Raconte-nous », répond le chef au téléphone. À l'époque, le journal a déjà écrit sur le centre de Sangatte, mais le lieu n'a pas encore la notoriété qu'il connaîtra plus tard.

Dès l'entrée, des cabines de chantier alignées, un éclairage au néon, presque pas de fenêtres : c'est là qu'ils dorment, mangent, lavent leur linge, prennent leurs douches, et négocient discrètement leur passage. Les salariés de la Croix-Rouge, en tenue beige et

rouge, nettoient, balaient, distribuent des couvertures, des habits, des doses de lessive, et puis parlementent.

On tend l'oreille pour repérer les langues parlées. Quelques bribes de conversation, quelques regards échangés : tiens, des Iraniens, du persan, la langue de mon père. C'est aussi la langue des Afghans tadjiks, à quelques variantes près. Certains Kurdes d'Irak, certains Afghans pachtounes le parlent un peu aussi, en deuxième ou troisième langue. Bref, pour les migrants entre eux, le persan, avant l'anglais, est la première « langue commune » du hangar. Les équipiers de la Croix-Rouge ont appris quelques mots auprès des migrants qui viennent s'équiper : *patou*, couverture, un des objets les plus demandés, *kafsh*, chaussure. Et puis « gillette ». C'est facile, c'est comme ça qu'on dit rasoir. Indispensable. D'abord parce que ces hommes qui fuient les Taliban et les mollahs détestent porter la barbe et se rasent tous les jours. Mais aussi parce que les lames servent à couper les bâches des camions, pour s'y cacher, encore et encore, jusqu'à atteindre son but : passer sans être intercepté par les vigiles du port.

Ce sont mes premières heures à Sangatte, et je nage. Je ne parle plus le persan depuis l'enfance. Je connais les mots des contes, de la cuisine, ceux des enfants. Je comprends voyage, fusil, montagne, bateau, voiture, des mots utiles pour raconter les épopées. Mais réfugié, droits de l'homme, Croix-Rouge, frontière, passeur, migrant ? Je n'ai pas assez de mots, et rares sont ceux qui parlent anglais. En attendant, ce sont eux qui

posent les bonnes questions, en rafale. « Tu vis en France depuis quand ? » ; « Pourquoi tu n'es jamais allée en Iran ? » ; « Tu as un passeport ? » (sous-entendu, un bon passeport, français par exemple) ; « Tu peux m'aider à passer en Angleterre ? » ; « On a payé des milliers de dollars, pourquoi les Français nous empêchent de passer ? » ; « Pourquoi l'ONU nous laisse tomber ? » ; « Et il est par où, le tunnel sous la Manche ? » ; et puis la grande question, entendue souvent, dans la décennie qui a suivi : « À quoi ça va nous servir que tu parles de ça dans ton journal ? »

L'heure tourne. Ils sont discrets sur leur voyage, et sur leurs tentatives de passage, la nuit. Moins ils parlent, mieux ça vaut pour eux. Les passeurs détestent les journalistes, et les passeurs ne sont pas loin. Et puis il y a toujours ce vieux réflexe, ce soupçon : les journalistes seraient de mèche avec la police.

Michel Derr, le directeur du Centre, explique que chaque nuit, par centaines, ils tentent leur chance sur les parkings, près du port ou sur les voies ferrées qui mènent au tunnel. Ils se cachent à l'arrière des camions, parfois dessous. Chaque matin, les malchanceux reviennent à l'abri, reprendre des forces. Quand la police les découvre, elle les relâche. Ils essaient la nuit suivante, ou le soir même. À l'époque, on passe vite. Du coup, Michel Derr soupçonne ceux qui sont là « depuis plus de trois semaines » d'être devenus passeurs.

Il a fallu revenir pour commencer à y comprendre quelque chose. S'imaginer à leur place. En août,

Libération demande quatre articles sur Calais, pour le cahier d'été. Cette année-là, la Coupe de France de foot a porté le petit club de Calais en finale contre Nantes, une incroyable histoire de David contre Goliath, qui a fait rêver la ville, et une partie de la France, pendant des mois. Le chef du cahier d'été, Jean-Luc Allouche, adore le foot, il a envie de reparler de l'épopée du club. Il veut savoir ce que sont devenus les joueurs, les supporters, l'image de la ville, la plus grande municipalité communiste de France à l'époque.

Et puisqu'il est question de Calais, c'est l'occasion de parler des « réfugiés », comme certains Calaisiens les appellent alors. Le mot, qu'il ne faut pas prendre au sens juridique, a surgi à l'arrivée des Kosovars dans la ville, pendant la guerre du Kosovo, un an plus tôt. Il fait écho, chez les plus vieux et leurs enfants bercés par les récits, à l'exode de 1940, quand les habitants de la région paniqués ont fui l'avancée de l'armée allemande et se sont réfugiés au sud de la France.

En souvenir de ces jours de 1999, certains les appellent encore les « Kosovars », même si, en 2000, les habitants du hangar sont plutôt kurdes ou afghans. Et plus de dix ans plus tard, aujourd'hui, quand ils croisent un Soudanais à la peau noir foncé dans Calais, certains disent encore « Kosovar ». Le « Kosovar », à Calais, c'est celui qui passe.

J'y retourne, j'ai droit à un attroupement de blagueurs et de râleurs. « Tu sais, ici, ils ne savent pas cuisiner le riz » ; « Il n'y a plus de frontières en Europe,

non ? Alors pourquoi on est bloqués ? » ; « Tu me prends dans le coffre de ta voiture ? Allez, s'il te plaît, personne ne verra rien... »

Je ne reconnais personne, ceux de juin ont presque tous traversé la Manche. Ils sont chauffeur de taxi, épicier, médecin, chômeur. Une gynécologue de Kaboul, menacée de mort par les Taliban, parce qu'elle continuait de travailler en cachette, malgré l'interdiction faite aux femmes, pour les aider à accoucher. Ils me racontent qu'ils ont vendu leur frigo, leur voiture, leur maison, parfois leurs terres, pour partir, l'argent cousu dans les doublures. D'ici, 400 personnes passent chaque mois et deux enfants sont nés à la maternité de Calais.

Une collègue de *Nord Littoral*, Muriel Mironneau, a pris l'habitude de venir deux fois par semaine. Elle raconte : le rond-point qui mène vers le port passe sous un pont. De là, certains migrants sautent sur les camions bâchés, puis se débrouillent ensuite pour y entrer ou se glisser dessous. Les passeurs aiment bien les camions frigorifiques, plus compliqués à contrôler. Les camions bâchés, c'est facile, il suffit d'introduire une sonde sous la bâche. Si le taux de dioxyde de carbone est élevé, c'est qu'il y a du monde qui respire à l'intérieur. Les camions frigo, à l'époque, il faut y entrer, fouiller pour savoir s'il y a quelqu'un, ce qui prend du temps. Une femme raconte qu'elle a failli y rester, avec son fils. Le camion frigo est parti dans l'autre sens, vers Paris. Au bout de quatre heures, les pieds de son fils étaient bleus. Elle a tapé de toutes ses

forces sur la paroi jusqu'à ce que le chauffeur l'entende.

Voilà Kourosh, un Iranien, imprimeur. C'est lui qui, sans le savoir, m'éclaire le mieux. L'homme me paraît tout de suite familier, debout à l'entrée du hangar, immobile au milieu des allées et venues des gens, un bras autour des épaules de sa femme, cheveux longs, qui sourit, l'air inquiet. Ce geste, son bras autour d'elle, est assez inattendu dans le contexte. D'abord, les couples ne sont pas si nombreux. Ensuite, même en couple, hommes et femmes ne se touchent pas souvent en public. Les effusions sont réservées aux enfants, qu'on câline, qu'on embrasse, un peu trop, comme s'ils étaient à tout le monde. Kourosh me fait l'effet d'un cousin éloigné que je rencontrerais pour la première fois.

Elle a l'air lasse et elle se tait. Il a l'air optimiste et consent à discuter. Il prend le parti de faire confiance. Pour protéger sa famille restée au pays, il ne dit pas de quelle ville il vient, et peut-être ment-il sur son prénom. Il raconte qu'ils s'en remettent au passeur pour monter dans les camions avec leur fils de 4 ans. Ils tentent leur chance depuis trois mois. Trois mois, à cette époque, c'est long. C'est toujours plus long pour les familles, qui ne peuvent pas courir, ramper, s'accroupir dans les buissons, escalader l'arrière des camions pour découper le haut de la bâche et s'y engouffrer, ou carrément se glisser sous les essieux, comme les jeunes.

Ils ont quitté l'Iran du jour au lendemain. « J'avais imprimé des textes interdits », s'excuse-t-il en

penchant la tête. Un lien avec les grandes manifestations étudiantes de 1998, réprimées sans merci par le régime de Téhéran ? Je me creuse la cervelle pour trouver les mots « manifestation » et « étudiant » dans mon lexique intérieur, mais le petit garçon tire son père par la manche.

« Bâbâ ? » Avec les mots simples et familiers de mon enfance, le petit garçon demande comment marche le jouet, un camion en plastique, offert par la Croix-Rouge. Le père se penche, et répond. Il s'est tourné vers le petit avec ce calme des parents qui savent que si on n'est pas précis, on aura droit à une autre question. C'est le Petit Prince et son mouton.

Comment font-ils ? Kourosh, tranquille : « Il sait qu'il doit rester silencieux. Je lui ai expliqué. » Expliqué ? « Il sait pourquoi nous faisons ça. Pour qu'il grandisse debout sur ses deux jambes. » J'ai arrêté là les questions et je n'ai pas revu le petit garçon du hangar.

À l'époque, j'ai une enfant de 4 ans. Le petit garçon du hangar a l'air du même tonneau. Il m'est familier lui aussi. Un bel enfant, vif et bavard. J'imagine tout de suite le voyage, le stress de ses parents, sa vie perturbée, sans son école, sa maison, ses copains, son lit, ses livres. Un petit garçon de 4 ans ordinaire, pourtant. Comment font-ils, la nuit, sur les parkings, pour l'empêcher de poser une question, de faire une remarque, d'émettre un son qui les ferait repérer par les vigiles, les chiens, la police, le chauffeur ? Je m'imagine à l'autre bout du monde, à l'arrière d'un camion,

CEUX QUI PASSENT

dans le noir total et le bruit du moteur, avec l'enfant de 4 ans qui est dans ma vie.

La semaine suivante, les gens de la Croix-Rouge m'ont annoncé la nouvelle : ils sont passés.

Les jungles

Ils appellent ça « la jungle ». Dans un souffle, de l'effroi dans les yeux, le bénévole lance : « Vous vous rendez compte ? »

Nous sommes à Calais, après la fermeture de Sangatte¹, devant la cabine de chantier grise où l'on distribue les repas de midi, quai de la Gendarmerie. Plusieurs centaines de migrants vivent à la rue dans Calais. La « jungle » dont parle cet homme, c'est le bois des Garennes près de la zone industrielle du port, un des lieux où ils se sont réfugiés. Ils appellent ça « la jungle » ? Qui « ils » ? Comme si les migrants de Calais s'étaient donné le mot, un bon mot que tous auraient repris dans une sorte d'ironie collective, alors

1. Le hangar, construit dans le village de Sangatte en septembre 1999, a fermé le 5 novembre 2002 ; il abritait 1 800 personnes. Au terme d'un accord entre Nicolas Sarkozy, ministre de l'Intérieur, et son homologue britannique David Blunkett, les deux tiers de ses habitants ont été accueillis en Angleterre, un tiers a été invité à demander l'asile en France. Pour tous ceux qui arriveront après le 5 novembre, ce sera la rue.

qu'ils sont si différents. Les exilés des « jungles » se parlent peu, vivent séparés, Pachtounes, Hazaras, Iraniens, Kurdes, pour ne citer qu'eux.

L'explication me saute à la figure quelques mois après, au détour d'une conversation en persan avec un Kurde d'Irak. Il raconte qu'il dort « dans la forêt » : « *Tou jangal* ». La voilà la jungle : une forêt. Des arbres. En anglais, la langue commune des migrants et des bénévoles, que pourtant peu de migrants parlent, et que pas grand monde ne maîtrise, la forêt se dit *forest*, et *jungle* si c'est celle de Kipling. Mais en persan, en dari, en pachtou, en ourdou et en hindi, la forêt, celle de Rambouillet et celle des tigres, c'est le même mot : *jangal*, *jungle*. Quand les bénévoles demandent aux Afghans, majoritaires à l'époque, où ils dorment, ils répondent avec le mot qui leur vient à l'esprit et sans se douter de l'effet sur leur interlocuteur : « *In the jungle* ». Léger malentendu. Le mot est resté, les bénévoles l'ont transmis aux autres bénévoles des autres campements, même ceux qui n'ont pas d'arbres. Ce mot ne vient pas des migrants, mais des bénévoles qui l'ont adopté parce qu'il les faisait frémir ; avant de s'en méfier : sans guillemets, le mot transforme les migrants qui y vivent en bêtes fauves. À Calais et ailleurs, il y a longtemps que les bénévoles ne disent plus la jungle, mais la « djeungueul ».

La *jungle* de Calais n'était « pas un endroit fait pour les humains », résume Zulgaiïjan dans la chambre minuscule d'un Centre d'accueil pour demandeurs d'asile – un Cada –, en octobre 2011. Il a vécu deux

Table des matières

Le hangar	9
Les <i>jungles</i>	19
La neige	35
Les gens d'ici	41
Le tunnel	57
Les chauffeurs-routiers	67
Les doigts brûlés	79
Un thé dans la jungle	93
Le pull	103
La traversée	117
La grange	133
Les passeurs	149
Police, problem	159
La conscience et la conscience	173
Les coronas	181
Vietnam City	187
Clandestines	201
La maison des enfants	211
Tombés à Calais	219
Le 25 décembre	223
La reine d'Angleterre	237
<i>Remerciements</i>	253

Composition et mise en pages : FACOMPO, LISIEUX

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE CORLET
À CONDÉ-SUR-NOIREAU EN FÉVRIER 2012

N° d'imprimeur :
Dépôt légal : mars 2012
Imprimé en France